Nicholas EVANS, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire*

Trad. de l'australien par M. Saint-Upéry, Paris, Éd. La Découverte, 2012, 390 p.

Monique Bile

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8531>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.8531

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2013

Pagination : 425-427

ISBN : 978-2-8143-0162-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Monique Bile, « Nicholas EVANS, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire* », *Questions de communication* [En ligne], 23 | 2013, mis en ligne le 30 septembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8531> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8531>

Un index nominal et un index notionnel se trouvent en fin de volume et permettent un repérage rapide. Enfin, une table des illustrations (nombreuses) contenues dans ce volume en clôt l'organisation.

À l'instar du travail philologique réalisé sur la figure tutélaire de Saussure l'ouvrage permet de découvrir des aspects méconnus de la pensée d'Émile Benveniste et aide à mieux comprendre son développement ; un ouvrage qui, en contre-chant des deux volumes de *Problèmes de linguistique générale*, fait entendre la voix d'un linguiste ayant trouvé dans l'écriture « un moyen parallèle à la parole de raconter les choses ou de les dire à distance » qui s'est progressivement « littéralisé en se conformant à une image de plus en plus formelle de la langue » (p. 114) d'où l'idée selon laquelle la langue se sémiotise elle-même par l'écriture. Sous une forme élégamment condensée se trouve là, en quelque sorte, le cœur de la pensée du langage développée par Émile Benveniste en ses dernières années.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87036
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Nicholas EVANS, *Ces mots qui meurent. Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire.*

Trad. de l'anglais par M. Saint-Upéry, Paris, Éd. La Découverte, 2012, 390 p.

L'édition est la traduction française de *Dying Words, Endangered Languages and What They Have to Tell Us*, publié en 2010 par Wiley-Blackwell. Son auteur, Nicholas Evans, dirige le département de linguistique du College of Asia and the Pacific à l'Australian National University de Canberra. Son champ d'investigation a tout naturellement porté d'abord sur les langues aborigènes d'Australie, puis le chercheur s'est intéressé à quelques-unes des langues papoues. Cet énoncé rapide rend imparfaitement compte de la somme d'efforts intellectuels investis dans l'étude de ce gigantesque corpus, mais il souligne la très vaste compétence linguistique acquise par Nicholas Evans. Le sous-titre de l'ouvrage, « Les langues menacées et ce qu'elles ont à nous dire », est immédiatement explicite. En effet, certaines des langues qu'il a étudiées et d'autres n'étant plus parlées que par quelques locuteurs, risquent de disparaître dans un laps de temps très court. Mais, objectera-t-on, les langues internationales ne suffisent-elles pas à la communication ? Le monolinguisme n'est-il pas une des spécificités de l'être humain ? Et, même si l'on accorde quelque considération à ces langues exotiques, précisément pour leur exotisme, leur enregistrement

sur différents supports (audio, vidéo) permettant de conserver leurs particularismes, l'essentiel ne sera-t-il pas sauvé ? Non, répond l'auteur, et c'est ce qu'il entreprend de démontrer dans ce livre composé de cinq parties, dix chapitres précédés d'un prologue et suivis d'un épilogue, de quatre cartes, de notes, de la bibliographie, de la mention de quelques sites internet et d'un index.

L'architecture du livre est aisée à appréhender. Dans le prologue (pp. 5-16), Nicholas Evans expose une particularité du kayardild, langue aborigène de l'île de Bentinck, dans le Queensland australien, qui n'a plus que huit locuteurs (quand il termine son livre, son informateur principal vient de mourir). Le kayardild marque le temps sur les verbes et aussi sur les noms : « il a vu (la) tortue de mer » se dira avec un suffixe verbal et un suffixe attaché au nom « tortue de mer » (p. 6), structure morphologique qui infirme la théorie chomskienne d'« universaux » du langage. L'objectif de l'auteur est donc d'explicitier les questions suscitées par les mots « à l'agonie » de la « logosphère », « vaste royaume des mots de ce monde, des langues qu'ils composent et des relations entre ces langues » (p. 11). La première partie (pp. 17-77) se veut historique. Si, pour les Aborigènes d'Australie, la langue est une propriété, permettant de reconnaître le clan du locuteur, cette affirmation ne débouche pas sur l'axiome *une langue, un peuple* puisque, le clan étant exogamique, chacun est obligé d'apprendre la langue de son conjoint et d'autres alliés. Le polyglottisme est de règle, comme dans certaines régions du Cameroun, de l'Amazonie, etc. (pp. 25-37). La bizarrerie est le monolinguisme, depuis longtemps et fréquemment perçu comme consubstantiel à l'être humain, d'où l'indifférence pour les langues. La curiosité linguistique naît de la confrontation avec une langue sans écriture : le frère Bernardino de Sahagun, qui, dans le Mexique du XVI^e siècle, rédige la première et volumineuse grammaire des langues de la « Nouvelle-Espagne » condamnée par l'Inquisition, a comme lointains successeurs les linguistes Wilhelm von Humboldt, Franz Boas et Edward Sapir, ces deux derniers inaugurant les enregistrements sonores.

Outre les difficultés phonologiques, la deuxième partie (pp. 79-129), théorique, analyse pertinemment ce qui constitue le « fossé culturel » entre locuteurs de deux systèmes linguistiques différents ; les présupposés sémantiques doivent être remis en question si l'on veut parvenir à une cognition psychosociale performante elle-même structurée par la grammaire. « Chaque fois que nous étudions une nouvelle grammaire, notre modèle composite de la faculté humaine

de raisonner sur le monde s'enrichit » (p. 127). La troisième partie (pp. 131-234), didactique, évoque la démarche de la grammaire comparée et les postulats pour un déchiffrement (hiéroglyphes égyptiens, mayas, alphabet albanien du Caucase). Ces approches, qui ont permis d'appréhender l'immense famille des langues austronésiennes ou d'établir les couches chronologiques du romani, langue des Roms, ont des limites heuristiques (par exemple, l'emprunt linguistique, d'interprétation malaisée).

Dans la quatrième partie (pp. 235-305), intitulée « Treillages de l'esprit : comment le langage forme la pensée », Nicholas Evans stipule que la diversité linguistique révèle la diversité de l'expérience humaine. C'est reprendre l'hypothèse relativiste développée par Benjamin L. Whorf (*Language, Thought and Reality*, Cambridge, MIT Press, 1956), à partir de son étude sur le hopi, qui a été fortement combattue par les tenants de la grammaire générative et d'autres écoles linguistiques (c'est rouvrir le débat *nature/culture*). Malgré ses faiblesses, que le chercheur n'ignore pas, cette hypothèse lui apparaît la plus adaptée à ses conclusions sur le kayardild, langue qui privilégie les indications spatiales, à la manière d'une boussole (la droite et la gauche n'ont pas d'impact informatif). Les interactions permanentes entre langue et pensée, que l'auteur pense fondamentales, doivent convier psychologues et linguistes à un travail d'équipe (p. 273). La poésie, qui crée des formes recherchées, est un volet fondamental de l'activité linguistique, comme Roman Jakobson (« Subliminal Verbal Patterning in Poetry », pp. 250-261, in : Krystyna Pomorka, Stephen Rudy, dirs, *Language in Literature*, Cambridge, Belknap Press, 1987) l'a mis en évidence. Cette optique débouche sur la problématique si complexe et controversée de l'oralité et de l'écriture pour les poèmes homériques ou le Popol-Vuh (texte mythologique rédigé en qiché, langue maya) entre autres exemples : Nicholas Evans verse au dossier l'apport des pratiques des bardes de Nouvelle-Guinée, qui le fait pencher pour une origine orale de ces poèmes.

La cinquième partie (pp. 307-339) suggère une orientation radicalement différente vis-à-vis de ces langues, qui devraient faire l'objet de thèses elles-mêmes financées en vue de la recherche sur le terrain, les doctorants étant au préalable formés pour pouvoir aborder efficacement des systèmes de langues, donc de pensée, souvent à l'opposé des leurs : encore faut-il que l'étude d'une langue « à l'agonie » soit reconnue, au niveau académique, comme sujet de thèse.

Disons-le d'emblée, Nicholas Evans n'a rien d'un passéiste. S'il se pose en défenseur de la multiplicité linguistique, c'est non pas en fonction d'une croyance nostalgique en une époque révolue où les locuteurs – tels de bons sauvages – tourmenteraient résolument le dos à la modernité conçue comme mauvaise, mais parce que son idée-force est que chaque langue apporte, par sa structure propre, une connaissance utile à celle de l'être humain. La thématique est claire : se priver d'une langue, c'est, pour l'humanité, se mutiler. Réinterprétant le mythe de Babel, malédiction biblique, et partageant le point de vue de nombreuses cultures (p. 18), le chercheur voit dans la diversité linguistique une bénédiction. La démonstration en est faite sur un ton volontiers passionné qui interpelle le lecteur et emporte l'adhésion : « Les verbes navajos sont souvent tellement spécifiques que vous n'avez même pas besoin de mentionner l'objet, contrairement à l'anglais. Cela vous semble-t-il une façon étrange de désigner ces actions ? Essayez de mimer lesdites actions... Vous finirez par y arriver » (p. 95). Pris au jeu, le lecteur a envie de passer de l'autre côté en devenant lui-même enquêteur, mais, surtout, il est conduit à réviser sa posture épistémologique. Les arguments de Nicholas Evans se déduisent de sa démarche qui, originellement linguistique, implique, pour le moins, l'ethnologie, la psychologie et la philosophie. On mettra à son crédit les nombreux aspects de son analyse. Sa maîtrise de plusieurs systèmes linguistiques est indéniable ; sa description très pédagogique des langues exotiques rend accessible au lecteur profane leur témoignage ; chaque problème est correctement ciblé. Les hypothèses avancées sont argumentées de manière approfondie et rationnelle, aucune objection n'étant invalidée sans un examen poussé.

En résumé, l'honnêteté intellectuelle caractérise cet ouvrage : le message de l'auteur, pour qui un des défis actuels de l'humanité est de s'opposer à la mort de plusieurs milliers de langues, condamnées par indifférence ou ignorance de l'enjeu, procède de façon humaniste. C'est un appel généreux, qui privilégie l'humain. Si les nouvelles technologies sont d'un grand secours pour le stockage des données (plusieurs sites internet sont cités, dont <http://paradisec.org.au/> et www.sororoso.org/), tout en restant faillibles, car périssables – les tablettes sumériennes étant pour l'auteur le modèle de « la stabilité archivistique » (p. 337) –, Nicholas Evans prône la primauté du contact humain, le travail sur le terrain de chercheurs en empathie avec leurs informateurs. Multiples sont les pistes de recherche proposées, dont on peut, sans exagération, attendre des bénéfices, le plus grand étant, sans conteste, une meilleure connaissance

de la relation entre langue et pensée. Le livre est appelé à faire date. Il reste à souhaiter que la communauté scientifique saisisse l'opportunité qui s'offre à elle de s'engager dans une perspective épistémologique nouvelle, car l'érosion des langues est plus qu'amorcée, que ce soit pour le yiddish, langue dont le grand public a, au moins, entendu parler; que pour l'eyak, langue moribonde de l'Alaska (p. 147). Il y a urgence extrême à y remédier, pour conserver la diversité linguistique qui est une des véritables richesses de l'humanité.

Monique Bile

Hiscant, université de Lorraine, F-57000
monique.bile@wanadoo.fr

Stefan GOLTZBERG, *Théorie bidimensionnelle de l'argumentation juridique. Présomption et argument a fortiori*.

Bruxelles, Bruylant, coll. Penser le droit, 2012, 144 p.

D'une clarté et concision remarquables, l'ouvrage est destiné à combler un manque tant sur le plan de la théorie argumentative juridique que sur celui des outils pratiques dont disposent les praticiens du droit. Pour atteindre cet objectif, Stefan Goltzberg fait appel aux apports récents de la réflexion linguistique. La théorie bidimensionnelle de l'argumentation juridique qui est proposée s'inspire, notamment, des principes énoncés à partir des années 80 par les théories de Jean-Claude Anscombre et d'Oswald Ducrot (*L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, P. Mardaga, 1983) : les échelles argumentatives, l'argumentation dans la langue, la théorie des *topoi*. Les deux principaux facteurs retenus – qui, d'ailleurs, justifient le nom donné à cette théorie – sont l'orientation et la force par lesquelles se caractérise tout argument. Ces deux facteurs sous-tendent l'idée essentielle de présentation des arguments et sont susceptibles, selon l'auteur, de rendre compte d'une manière systématisée du mode de fonctionnement des arguments dans leur ensemble. Ainsi les réductionnismes, aussi bien logique que topique – en d'autres termes, rhétorique –, sont-ils battus en brèche, notamment, par la description que la théorie bidimensionnelle rend possible pour la notion de présomption et pour l'argument *a fortiori*.

L'ouvrage se compose de trois parties dont la lecture est soigneusement préparée par une ample introduction (pp. 1-18). Chacune de ces parties forme un tout cohérent en soi, pouvant facilement être considéré indépendamment de l'ensemble. La première partie (pp. 19-50) énonce les principes de la théorie bidimensionnelle, qui se veut une théorie non réductionniste de l'argumentation. Ensuite, elle aborde

– exemples à l'appui – le caractère (in)défaisable, (ir) réfutable des arguments, qui est vu comme étant une question de présentation : les arguments sont *présentés comme* défaisables ou indéfaisables. Enfin, un certain nombre de marqueurs argumentatifs sont décrits en croisant bidimensionnalité et (in) défaisabilité des arguments ; les marqueurs sont décrits eu égard à leur force et orientation (plus forts ou moins forts, co- ou anti- orientés) et à leur caractère (in)défaisable. Les deuxième (pp. 51-64) et troisième (pp. 65-106) parties de l'ouvrage sont consacrées respectivement à la présomption et à l'argument *a fortiori*. L'examen détaillé de ces deux types d'arguments prend comme point de départ les conceptualisations qui en ont déjà été proposées par les différents théoriciens – y compris en droit hindou et en droit talmudique, dans le cas de l'*a fortiori* – et s'oriente vers une conceptualisation dans les termes de la théorie bidimensionnelle de l'argumentation. Ces deux parties de l'ouvrage sont destinées, *in fine*, à prouver l'existence d'arguments indéfaisables.

La toile de fond sur laquelle se dessine la théorie bidimensionnelle de l'argumentation juridique est celle des réductionnismes auxquels ont mené les théories topiques et logiques de l'argumentation. La volonté de l'auteur de situer sa théorie à mi-chemin entre les deux approches est explicite (pp. 2, 25, 39, 49). Les différentes approches topiques et logiques de l'argumentation sont abordées à plusieurs reprises : dans l'introduction, où elles sont présentées d'un point de vue chronologique, dans la première partie, où il est question des réductionnismes logique et topique – celui-ci rejetant l'idée d'indéfaisabilité des arguments, celui-là, l'existence d'arguments défaisables –, et, enfin, dans la troisième partie, où sont discutées les interprétations que reçoit l'argument *a fortiori* selon quelques-unes de ces approches. Quoique la perspective logique soit aussi prise en compte (pp. 84-91), celle de la rhétorique semble davantage intéresser l'auteur, qui s'oppose aux deux types de réductionnisme en faisant appel à « l'argumentation dans la langue » initiée par Oswald Ducrot et Jean-Claude Anscombre (pp. 20-23), elle-même une théorie topique. L'auteur jette un pont entre argumentation rhétorique et argumentation dans la langue en se démarquant explicitement de la rigidité du réductionnisme logique, qu'il considère peu adapté pour rendre compte du fonctionnement de l'argumentation dans les langues naturelles (pp. 1, 15, 65). Ce faisant, il s'attache néanmoins à la notion d'indéfaisabilité des arguments, dont il vise à justifier l'utilisation (pp. 36-39), dans le cadre d'une théorie qui est pourtant à prépondérance topique.